

*GRANDS DOCUMENTS*

CHARLOTTE DELBO

**LE CONVOI  
DU  
24 JANVIER**



*LES ÉDITIONS DE MINUIT*



LE CONVOI  
DU 24 JANVIER

## OUVRAGES DE CHARLOTTE DELBO



LES BELLES LETTRES, 1961.

LE CONVOI DU 24 JANVIER, 1965.

AUSCHWITZ ET APRÈS

1. AUCUN DE NOUS NE REVIENDRA, 1970.

2. UNE CONNAISSANCE INUTILE, 1970.

3. MESURE DE NOS JOURS, 1971.

### *chez d'autres éditeurs*

LA THÉORIE ET LA PRATIQUE, Anthropos, 1969.

LA SENTENCE, pièce en trois actes, P.-J. Oswald, 1972.

QUI RAPPORTERA CES PAROLES ? tragédie en trois actes, P.-J. Oswald, 1974  
(rééd. avec UNE SCÈNE JOUÉE DANS LA MÉMOIRE, HB éditions, 2001).

MARIA LUSITANIA, pièce en trois actes, et LE COUP D'ÉTAT, pièce en cinq  
actes, P.-J. Oswald, 1975.

LA MÉMOIRE ET LES JOURS, Berg International, 1985.

SPECTRES, MES COMPAGNONS, Maurice Bridel, Lausanne, 1977, Berg  
International, 1995.

CEUX QUI AVAIENT CHOISI, pièce en deux actes, Les Provinciales, 2011.

QUI RAPPORTERA CES PAROLES ? Et autres écrits inédits, Fayard, 2013.

CHARLOTTE DELBO

LE CONVOI  
DU 24 JANVIER



LES ÉDITIONS DE MINUIT



*« Voici comment tout s'est passé,  
et jamais je n'invente. »*

*Electre, Acte II, sc. IX.*

J. GIRAUDOUX.

Je n'aurais pu faire ce livre sans l'aide de mes camarades. Elles m'ont aidée de tout leur cœur, de toute leur mémoire. Hélène Bolleau a parcouru les Charentes, Cécile, souvent accompagnée de Lulu, a exploré la région parisienne, l'Est et le Nord, Madeleine Doiret a cherché des pistes, des indices, méthodiquement. Hélène Fournier a retrouvé les familles des Tourangelles, Gilberte Tamisé celles des Bordelaises. À Marie-Elisa Nordmann revient le mérite d'avoir reconstitué de tête, quand elle était encore à Auschwitz, la liste des partantes. Hélène Avenin, secrétaire de l'Amicale d'Auschwitz, a scruté ses archives, Olga Wormser a mis sa documentation à ma disposition. Merci à toutes, à tous ceux que je ne nomme pas parce qu'ils sont trop nombreux.

C. D.

## LE DÉPART ET LE RETOUR

*Le matin du 24 janvier 1943, il faisait un froid humide d'Île-de-France, avec un ciel bas et des traînées de brume qui s'effiloçaient aux arbres. C'était dimanche et il était tôt. En entrant dans la ville, nous avons vu quelques passants. Les uns promenaient leur chien, les autres se hâtaient. Peut-être allaient-ils à la première messe. Ils regardaient à peine les camions dans lesquels nous étions debout. Nous chantions et nous criions pour les faire au moins tressaillir. « Nous sommes des Françaises. Des prisonnières politiques. Nous sommes déportées en Allemagne. » Ils s'arrêtaient un instant au bord du trottoir, levaient les yeux, vite les baissaient, continuaient leur chemin. Nous continuions le nôtre et les perdions de vue. Les camions se sont arrêtés près d'une voie de garage éloignée des quais. Des wagons de marchandises formaient un long train. Les wagons de tête étaient déjà fermés. Ils contenaient douze cents hommes qui avaient quitté le camp de Royallieu la veille au soir, avaient embarqué et avaient ainsi passé la nuit en gare de Compiègne. Ils avaient dû avoir froid. Les quatre derniers wagons étaient béants. Au fur et à mesure que nous sautons à terre, des soldats allemands nous y faisaient monter. Soixante à soixante-dix dans chacun des trois premiers, vingt-sept dans le dernier, où j'étais. Nous étions deux cent trente. Nous avons été comptées la veille pour la distribution du viatique : un pain entier, un morceau de saucisson de dix centimètres à chacune. La quantité de vivres ne permettait pas de prévoir la durée du voyage.*

*Dans le wagon il y avait une demi-botte de paille. Éparpillée, elle n'a pas formé une litière, plutôt une salissure qui donnait envie de balayer. Un baril à goudron, au milieu. Les soldats ont poussé les portes à glissières et les ont verrouillées. Dans l'obscurité, nous nous sommes installées. Nous avons nos valises, nos sacs à main. La plupart – deux cent vingt-deux – venaient du fort de Romainville d'où elles*

avaient été transportées à Compiègne en deux groupes, l'un le 22 janvier l'autre le 23 ; six venaient de la prison de Fresnes, deux venaient du dépôt.

Nous nous sommes installées comme pour un long voyage, les amies côte à côte. J'étais avec Yvonne Blech, Yvonne Picard, Viva, Mme Van der Lee qui posait soigneusement son chapeau noir sur sa valise, déplaçait sa couverture, roulait autour de ses jambes son manteau de loutre démodé. Il faisait froid.

Le train ne bougeait pas. Nous avons tiré de nos sacs papier et crayon et avons écrit des billets : « Que la personne qui trouvera ceci ait la gentillesse de prévenir ... à ... que sa fille – ou sa femme, ou sa sœur – Christiane, ou Suzanne, ou Marcelle – est déportée en Allemagne. Nous avons bon moral. À bientôt. » Viva terminait toujours par : « Je reviendrai », souligné. Chacune mettait plusieurs adresses dans son message en priant les siens d'aviser les parents des autres, ceci pour le cas où un seul mot arriverait. Beaucoup de ces billets ont été ramassés par les cheminots de Compiègne qui les ont expédiés.

Le train s'est mis en marche. Nous avons chanté. Aux cahots, le baril partait d'une glissade rapide, d'un bout à l'autre du wagon. Y accéder, quand le besoin en a commencé, était malaisé, car il était haut. Nous avons fait un marche-pied avec une valise. Le contenu n'a pas tardé à geler, heureusement. Nous aurions été aspergées à chaque secousse. Le train roulait, nous chantions. Nous avons examiné les parois. Avec une lime à ongles, ou un canif, nous avons fait sauter des nœuds du bois. À tour de rôle, nous collions un œil au trou pour lire les noms des gares. Aux ralentissements, nous savions que nous approchions d'un aiguillage, d'un triage où il faudrait attendre et vite nous préparions des billets que nous glissions sous les portes, en les lestant de pièces de monnaie tant que nous en avons eu, pour les timbres. À Châlons-sur-Marne, un cheminot a longé notre wagon à contre-voie en chuchotant : « Ils sont battus. Ils ont perdu Stalingrad. Vous reviendrez bientôt. Courage, les petites. » Nous avons crié de joie et repris les chants à plein gosier.

Nous avons aussi essayé de disloquer des planches. Dans mon wagon, rien à faire. Dans celui où était Madeleine Dechavassine, elles y sont parvenues et l'ouverture aurait été assez grande pour sortir. Les raisonnables ont démontré que quelques-unes s'évaderaient peut-être mais que les autres seraient fusillées. Si elles avaient lu l'avenir...

*Après Metz, que nous avons atteint à la nuit tombante, nous n'avons plus jeté de papiers. Jeanne Humbert a dit : « Mon beau-frère est cheminot ici. »*

*Nous nous sommes serrées les unes contre les autres pour dormir. Le lundi, nous nous relayions toujours au trou. Les noms des gares ne signifiaient plus rien. Dans la nuit suivante, il y a eu un arrêt à Halle. On décrochait les wagons de tête où étaient les hommes. Ils allaient sur Oranienbourg. Les survivantes l'ont appris en 1945.*

*Le mardi matin, le train s'est arrêté dans une grande gare. Breslau. Les soldats ont ouvert les portes et nous ont distribué une boisson tiède. Nous n'avions pas bu depuis le départ. À part une soupe à l'orge qu'on nous avait donnée en gare de Weimar, nous n'avions pas mangé non plus, parce que le pain avait gelé. Un soldat en refermant la porte a dit : « Nous vous quittons ici. Maintenant ce sont les SS qui vous convoient. » Le voyage a continué. Le train s'est arrêté le soir et il est resté immobile toute la nuit. Il faisait bien plus froid.*

*Le lendemain matin – mercredi 27 janvier 1943 –, les wagons se sont ouverts. Des cris, des hurlements, des ordres incompréhensibles, des chiens, des SS, des mitrailleuses, des cliquetis d'armes. Un bord de voie qui n'était pas une gare. Le froid nous a transpercées. Où étions-nous ? Nous ne l'avons su que deux mois plus tard. Cent cinquante sont mortes sans savoir qu'elles étaient à Auschwitz.*

*Des hommes en rayé étaient au garde-à-vous au long de la voie. Nous les avons interpellés. Aucun n'a répondu, pas même d'un signe ou d'un regard.*

*Les SS nous ont fait mettre en rangs. En avant. Marcher était pénible. Nous étions engourdis, le sol était couvert de glace, les valises étaient lourdes.*

*À mi-chemin, nous avons croisé des femmes en rayé, une longue colonne. Les kapos leur ont commandé de nous laisser le passage. Elles étaient livides jusqu'au violet. En passant près d'elles, nous avons senti une odeur que nous avons hésité à leur attribuer, une odeur d'étable mal tenue, une odeur de vaches sales. Lulu a pensé : « Elles pourraient au moins se laver. » Qui soupçonnait qu'il n'y avait pas d'eau dans le camp ? Qui supposait que les toilettes, c'était une fosse ouverte qu'on atteignait après avoir traversé un marécage de diarrhée ? « Ce qu'elles sentent mauvais. » Cécile a dit : « Dans huit jours tu sentiras aussi mauvais et tu ne le sentiras plus. »*

*Au détour de la route ont surgi les barbelés et les mira-*

dors. Barbelés blancs comme en givre, miradors noirs sur le fond de neige. C'est alors qu'en tête elles ont entonné la Marseillaise. Près de l'entrée, un écriteau fait d'une planchette clouée à un méchant piquet, comme pour « Chasse gardée » ou « Propriété privée » à la campagne, disait : « Vernichtungs-lager ». « Toi qui sais l'allemand, qu'est-ce que ça veut dire ? » – « Nichts, c'est : rien, néant. Vers le rien, vers le néant. Cela veut dire : camp d'anéantissement. » – « Eh bien, c'est gai. »

C'était Birkenau, le camp des femmes, – situé à deux kilomètres d'Auschwitz proprement dit où était le camp des hommes – qui avait été ouvert l'été précédent sur un charnier de prisonniers russes. Cela aussi, nous ne l'avons appris que beaucoup plus tard.

Nous avons franchi la porte. Des femmes SS se tenaient de chaque côté. Les premières que nous voyions. Hautes bottes noires, longue pèlerine noire, haut capuchon par dessus le calot. Des silhouettes au dessin précis sur le fond de neige.

Nous avons contourné des baraques, basses, comme enfouies dans la neige : les blocks. Il fallait enjamber des cadavres. Visages tordus, os saillants. On comprenait à les voir que la mort ici n'était pas douce. La vie non plus en l'attendant.

Nous sommes entrées dans une baraque longue et étroite. Assises sur nos valises, nous avons attendu longtemps. Des prisonnières se faufilaient vers nous et nous demandaient de leur donner des choses. On va tout vous prendre de toute façon. Elles se proposaient aussi pour garder les bijoux qu'elles promettaient de rendre après que nous aurions passé à la fouille. Yvonne Picard a confié une chevalière ornée d'un petit diamant, à laquelle elle tenait. Elle a cherché en vain par la suite celle à qui elle l'avait donnée.

Midi. La soupe. Des détenues ont distribué des gamelles d'émail rouge, en forme de saladier, remplies d'une soupe qui puait. Une a dit : « On ne peut pas manger cette soupe. Elle sent la tinette. » Madeleine Doiret a répondu : « La soupe sentira toujours la tinette, il faudra bien la manger, ou mourir de faim. Autant commencer tout de suite. » Plusieurs ont mangé la première soupe. D'autres non, ni aucune soupe ensuite. Après nous avons compris pourquoi la soupe puait. Tout le monde avait la diarrhée. La nuit, sortir pour ses besoins, c'était s'exposer aux coups. De plus les diarrhéiques n'avaient pas le temps de sortir du block. Les gamelles servaient de pots de chambre.

La porte du fond s'est ouverte. Des SS, hommes et femmes, ont avancé sur le seuil. L'un a demandé s'il y avait une dentiste. Danielle Casanova s'est détachée et nous a quittées. Un autre a appelé nos noms. Il déchiffrait et prononçait mal. Marie-Claude l'a aidé à lire. À côté du nom était écrit : « Activités anti-allemandes ». C'était le chef d'accusation.

Au fur et à mesure qu'on nous appelait, nous nous déshabillions, mettions nos vêtements dans notre valise que nous avions marquée à notre nom. Une fois nues, nous entrions dans une pièce où une prisonnière nous coupait les cheveux aux ciseaux. Court. Au ras du crâne. Une autre nous tondait le pubis. Une troisième nous badigeonnait la tête et le pubis avec un chiffon trempé dans un seau de pétrole. La désinfection. Après, à la douche. Il n'y avait pas d'eau. D'ailleurs nous avons laissé nos affaires de toilette dans les valises. Après, à l'étuve. Sur des gradins de bois, dans la vapeur, les premières étaient déjà assises. Je cherchais mes amies et ne reconnaissais personne. Nue et tondu, aucune n'était plus elle. Moi aussi j'étais nue et tondu. Viva m'a reconnue : « Viens ici. Viens t'asseoir près de nous », d'une voix joyeuse, comme on hèle dans la foule un jour de kermesse. J'entends encore sa voix.

Nous avons encore attendu. Des prisonnières se sont installées près de petites tables, au bas des gradins. Elles nous ont appelées une à une. En trempant son stilet dans un petit flacon, la juive qui me tatouait m'a dit : « N'aie pas peur. Cela ne fait pas mal », et, d'une voix imperceptible : « D'où venez-vous ? De Paris ? La guerre est-elle bientôt finie ? » – « Oui, Stalingrad est gagné. » Elle m'a regardée avec reconnaissance. Elle parlait bien français. Nues, tondues, tatouées, nous sommes passées dans une autre pièce où il y avait des vêtements en tas tout le long du mur. Une prisonnière nous jetait dans les bras une chemise, une culotte, un foulard, un tablier à bavette, des bas ou des chaussettes mais rien pour les tenir, une robe et une veste rayées. Les chemises et les culottes étaient tachées, de sang, de pus, de diarrhée. Les robes aussi. Il y avait des lentes dans les coutures. Robes et vestes étaient mouillées et chaudes. Elles sortaient de l'étuve. La désinfection. Elles ont séché sur nous en dégageant de la buée et elles sont devenues manteaux de gel. – « Maintenant, allez prendre des chaussures. » – « Faisons bien attention aux chaussures. Essayons d'en trouver qui ne prennent pas l'eau, n'importe si elles sont trop grandes ou trop lourdes. Les chaussures,

*c'est ce qu'il y a de plus important », a dit Yvonne Blech. D'où tenait-elle tant d'expérience ? Elle a trié posément, examiné méticuleusement. Les godillots qu'elle a tirés pour elle et pour moi étaient en assez bon état. À Madeleine Doiret ont échou des chaussons de feutre déchirés. À d'autres, des soques à semelles de bois. Pendant des mois, j'ai veillé sur mes godasses. Je les gardais sous ma tête pour dormir. Aller pieds nus à l'appel, c'était la mort.*

*Une autre prisonnière a distribué des numéros en calicot à coudre sur la manche de la robe et sur la poitrine de la veste. Quelqu'un a demandé ce que signifiait le triangle rouge à côté du numéro. « Politique. Prisonnière politique. » Deux filles ont protesté : « On n'est pas des politiques. On est des putains. » Elles ont eu le triangle rouge quand même.*

*Une détenue nous a tendu une aiguille enfilée pour coudre.*

*– Combien êtes-vous ?*

*– Deux cent trente.*

*– Vous ne serez plus trente dans un mois.*

*C'était une Hollandaise. – « Nous sommes arrivées mille en octobre, je suis la dernière. »*

*Nous avons cru qu'elle avait ordre de nous démoraliser.*

*– Et pourquoi ? Ils vont nous exécuter ?*

*– Non. Mais l'appel tue tout le monde.*

*– Quoi, l'appel ?*

*– Quatre heures debout dehors chaque matin, presque autant le soir, souvent toute la journée.*

*Nous avons cru qu'elle voulait nous abattre. Nous étions déterminées à ne pas nous en laisser accroire. Des heures debout ? Il n'y a pas de quoi mourir. Notre courage était fait d'une grande ignorance.*

*Dernière formalité, remplir une fiche d'identité. La question : Combien avez-vous de couronnes en or ? nous a intriguées.*

*Dès qu'un groupe de trente était prêt, une Lagerpolizei (détenue chargée de l'ordre dans le camp) le conduisait dans un block, le 14. Pendant deux semaines, nous y avons été en quarantaine, c'est-à-dire exemptées de travail au dehors. Nous n'avions que les appels et des corvées. Dans les huit premiers jours, dix sont mortes. Des vieilles, pour la plupart. Que la mort commençât par les vieilles, c'était normal.*

*Au début, nous avons beaucoup de résolution : faire des mouvements de gymnastique, nous laver. Aller chercher de*

*l'eau était une expédition périlleuse. Tous les itinéraires étaient jalonnés de Polizeis, de kapos, de SS, armés de gourdins. Le robinet était gardé par un droit commun allemand. En approcher était à peu près impossible. Et quand par chance nous parvenions à recueillir un peu d'eau au fond de la gamelle, c'était une eau rouillée, nauséabonde, à la surface de laquelle se formait une pellicule huileuse qui évoquait ces taches sur l'asphalte. Elle était imbuvable. En quelques heures, elle pourrissait.*

*Le 12 février, nous avons laissé le block 14 pour le 26. Nos soupiraux donnaient sur la cour du 25. Nous avons su bientôt ce qu'était le block 25.*

*Le block 26 était bondé. Il abritait un millier de femmes : des Polonaises et nous. Nous étions logées à huit par case. Les cases étaient des compartiments maçonnés (imaginez une grande lapinière, mais dépourvue de portes), de 1,80 m de côté, sur trois étages. Le premier était au niveau du sol, sol de boue, boue faite d'urine, de diarrhée, de neige fondue. Au troisième étage, sous le toit, on pouvait s'asseoir. Ailleurs, non. Le plafond était trop bas. Les jeunes logeaient au troisième où les moins jeunes n'auraient pu se hisser. Huit par case, c'était serré. On ne s'y allongeait que sur le flanc et tête-bêche. Marie-Claude est allée voir Sténia, la chef du block – on disait la blockova, le sabir du camp était influencé par les Polonaises, qui étaient des milliers –, et lui a remontré que nous étions trop serrées. « Dans quelques jours, ça ira mieux. » Marie-Claude nous a rapporté ce qu'avait dit Sténia sans comprendre ce que cela voulait dire. Nous ne l'avons pas compris non plus. Nous l'avons compris bientôt.*

*Un jour, à la fin de février, nous avons eu neuf mortes dans la journée. Le 10 avril 1943 – soixante-treize jours après notre arrivée – nous n'étions plus que soixante-dix et c'est l'époque où l'épidémie de typhus a pris un nouvel élan.*

*Ceux à qui nous racontons cela maintenant ne comprennent pas que tant d'entre nous soient mortes si vite. Nos explications ne le leur font pas comprendre.*

*Nous avons été transportées brusquement d'un climat tempéré dans un climat continental, en plein hiver ; de nos manteaux confortables, de nos lainages, dans des robes de fibranne, des vestes sans doublure, des chaussures trouées. Et ne savez-vous pas qu'une néphrite aiguë se prend le temps d'un appel – quand on est à peine vêtu, immobile, les pieds dans la neige pendant des heures et que le thermomètre est*

*figé à - 15 ; qu'une pneumonie s'attrape en une heure et tue en quelques jours, que la dysenterie tue en trois semaines et même moins ? Il y avait aussi celles qui ne mangeaient pas, pas du tout. Dès l'arrivée elles avaient eu la gorge étranglée. Celles qui ne dormaient pas, pas du tout. Lorsque le travail a commencé, aux marais, aux briques, au sable, aux arbres, aux wagonnets, elles étaient déjà épuisées. Mourir d'épuisement, cela va vite aussi. Ajoutez les accidents, les morsures des chiens, la course du 10 février, les coups de bâton qui fracassaient crâne ou vertèbres, les gelures qui tournaient en gangrène. Dans la saleté et le froid, tout était mortel, même une piqûre de puce.*

*Le 3 août 1943, nous restions cinquante-sept.*

*À cette date, un événement extraordinaire s'est produit. Les survivantes du convoi ont été mises en quarantaine.*

*Symboliquement située hors des barbelés, face à l'entrée de Birkenau, était une baraque en bois : le block de quarantaine. On y mettait à l'isolement, avant leur sortie, des Allemandes de droit commun qui avaient purgé leur peine. Cette nouvelle était si extraordinaire qu'une rumeur s'est aussitôt répandue : les Françaises seront libérées.*

*Les Françaises, c'était notre convoi. Nous n'étions pas, de loin, les seules Françaises à Birkenau, mais nous étions les seules qui y fussent sous l'étiquette « politique ». Les autres y étaient sous l'étiquette « juif ». Qu'un juif soit pris au combat, les armes à la main, ou dans une rafle, n'importe. Pour la Gestapo, c'était un juif, jamais un politique. Les juifs n'avaient plus de nationalité. Puisque juifs et non-juifs se retrouvaient à Auschwitz, où était la différence ? La différence était grande, dès l'arrivée. À la descente du train, pour les convois de juifs, il y avait le tri. Seuls les sujets jeunes et aptes au travail entraient dans le camp. Les autres étaient gazés tout de suite. Souvent il n'y avait pas de tri : tout le convoi passait à la chambre à gaz.*

*Certes, à Birkenau, les conditions étaient à peu près semblables. À peu près, mais à ce degré la moindre aggravation entraînait aussitôt une mortalité plus grande. Les blocks de juives étaient plus surpeuplés que les autres. Toutes ne pouvaient pas s'allonger pour la nuit. Celles qui ne trouvaient pas place sur les planches des cases passaient la nuit debout, dans les couloirs. Les juives avaient plus souvent que nous des punitions générales : faire l'appel à genoux, en tenant les bras en l'air, par exemple, ce que nous n'avons jamais fait. En outre, ces juives ainsi rassemblées à la veille du*

départ ne formaient pas de groupes homogènes, solidaires. Mêlées dans leurs blocks à des juives d'autres pays, dont elles ne comprenaient pas la langue, qu'elles ne connaissaient pas, elles ne rencontraient ni amitié ni entr'aide. Si notre convoi a eu un si grand nombre de survivantes – oui, pour Birkenau, en 1943, cinquante-sept sur deux cent trente après six mois, c'est exceptionnel, unique dans l'histoire du camp – c'est que nous nous connaissions déjà, que nous formions, à l'intérieur d'un grand groupe compact, de petits groupes étroitement liés (nous avions passé des semaines, parfois des mois ensemble à Romainville), que nous aidions de toutes les manières, souvent bien humbles : se donner le bras pour marcher, se frotter mutuellement le dos pendant l'appel, et aussi que nous parlions. La parole était défense, réconfort, espoir. En parlant de ce que nous étions avant, de notre vie, nous continuions cet avant, nous gardions notre réalité. Chacune des revenantes sait que, sans les autres, elle ne serait pas revenue.

La quarantaine, c'était le salut. Plus d'appel, plus de travail, plus de marche, un quart de litre de lait par jour, la possibilité de se laver, d'écrire une fois par mois, de recevoir des colis et des lettres.

Dix-sept d'entre nous étaient à Raisko et y sont demeurées, sans doute parce que les conditions de vie, là, valaient celles de la quarantaine. Qu'était Raisko ? En Ukraine et en Biélorussie, les Allemands avaient vu des champs de kok-saghiz, une sorte de pissenlit, découverte au Pamir par un botaniste russe, dont la racine contient du latex en assez forte proportion. Ayant saisi livres et savants, les Allemands ont voulu tenter la culture de cette plante dans les plaines marécageuses d'Auschwitz et le camp a conclu un accord avec l'I. G. Farben. Au docteur SS Caesar a été confiée la direction du laboratoire. En février 1943, peu après notre arrivée, une secrétaire a demandé dans nos rangs, pendant l'appel du matin, qui était botaniste, biologiste, ou chimiste. Cinq candidates ont été inscrites : Madeleine Dechavassine, Marie-Élisa Nordmann, Hélène Solomon, Laure Gatet et Alice Loeb. Les deux dernières sont mortes avant que le commando soit formé. Jacqueline Dissoubray a été recrutée un peu plus tard, comme botaniste. Le 21 mars 1943, les quatre ainsi désignées ont quitté Birkenau pour loger au Stabsgebäude, un bâtiment de style caserne situé près du camp des hommes. Il y avait des douches. L'appel ne durait que quelques minutes. Par la suite ces premières se sont

*employées à en faire admettre d'autres, prétendues laborantines, ou jardinières, car il fallait aussi planter et désherber. Elles ont pu le faire grâce à Annie Binder, une Tchèque, secrétaire de Caesar, et à Claudette Bloch, une Française, qui avant la guerre connaissait Marie-Élisa. La station d'essai n'a été prête qu'en juillet. À partir de mai, laborantines et jardinières, au lieu d'aller aux marais, allaient à Raisko, à deux kilomètres de Birkenau. C'était une distance considérable parce qu'à cette époque la plupart relevaient du typhus. Le 1<sup>er</sup> juillet 1943, toute l'équipe du docteur Caesar a emménagé dans une baraque en bois neuve et propre où il y avait des douches chaudes, des paillasses dans des lits à étage individuels, des cabinets. Ne plus sentir l'odeur des crématrices était une délivrance. Nous voyions la fumée, qui faisait un nuage épais, au-dessus des quatorze cheminées, sur tout un côté de l'horizon. Nous nous procurions quelquefois le Volkischer Beobachter. Lire le communiqué ranimait optimisme et courage. Celles de Raisko pouvaient également écrire et recevoir des colis.*

*On a beaucoup conjecturé depuis vingt ans sur cette mesure qui équivalait à une grâce. Pourquoi la Gestapo nous a-t-elle graciées ? Certains ont cru que Berlin avait cédé à une émission de Fernand Grenier, à Radio-Londres. Mais cette émission a eu lieu le 17 août 1943 (1) alors que la quarantaine était entrée en vigueur le 3 août. Fernand Grenier, député communiste en mission auprès du gouvernement de Gaulle, avait reçu un numéro des Étoiles d'août 1943 (2) qui décrivait les conditions où se trouvaient une « centaine » de Françaises résistantes, qui avaient quitté le fort de Romainville le 22 janvier 1943. Le texte donne à penser ou bien que celui qui l'a écrit savait peu de chose de Birkenau et de notre convoi, ou bien que ceux qui l'ont recopié aux différents relais de la transmission n'ont pas voulu croire l'incroyable et ont corrigé. Il est possible, s'ils ont lu : « Il y a un robinet d'eau pour dix mille femmes », qu'ils aient jugé plus vraisemblable de lire « pour cinq cents femmes ». Un robinet pour cinq cents, ç'aurait été merveilleux. Celles qui sont restées au block 26 ont été soixante-sept jours sans se laver. Au début, nous nous frottions avec de la neige. La neige ne lave pas, et bientôt elle s'est changée en boue fétide. En peu de temps, nous avons eu le corps*

---

(1) F. Grenier, *C'était ainsi*, Éd. sociales, 1959.

(2) Voir Annexe, p. 295.

*couvert de poux, des poux blancs, gras, mous. Quand nos cheveux ont repoussé, nous en avons eu sur la tête : des poux noirs, nerveux, qui craquaient sec. Et quand les poils du pubis ont repoussé, est apparue la troisième variété, moins remuante, plus incrustante. Les poux sont les vecteurs du typhus. Je me suis lavée pour la première fois au début d'avril à un ruisseau, pendant la pause de midi. Jusque-là, les ruisseaux étaient gelés. Le coup de sifflet m'a interrompue avant que j'attaque les genoux, avec une poignée de sable en guise de savon.*

*On disait aussi, dans cette émission, qu'à la moindre faute, les détenues étaient envoyées « dans les mines de sel, d'où l'on ne revient pas ». Le mythe de la mine de sel. Comme s'il y avait, comme s'il pouvait y avoir pire que Birkenau. À Birkenau, il n'y avait qu'une punition : le block 25, la mort.*

*D'où venaient les informations ? Vraisemblablement d'un Polonais qui s'est évadé d'Auschwitz en avril 1943, a gagné la Suisse où il a rencontré un journaliste. Si ce Polonais était mal renseigné sur notre convoi, c'est qu'entre le camp des hommes, où il était, et Birkenau, les communications passaient par plusieurs intermédiaires et par différentes langues.*

*Bien qu'édulcorée, cette émission a eu un grand retentissement. C'était la première fois qu'on parlait d'Auschwitz. Ceux qui l'ont entendue ont été bouleversés.*

*Pourquoi cette grâce ? Il faut avouer qu'on n'en sait toujours rien. On a parlé d'une démarche de la Croix-Rouge. Il est vrai que, alertée par nos familles qui cherchaient à savoir où nous étions, car du jour de notre départ, les nôtres n'ont plus rien su de nous, la Croix-Rouge internationale a demandé à la Croix-Rouge allemande où était telle ou telle d'entre nous. Mais c'est en 1944 qu'elle a sollicité l'autorisation de visiter les camps de concentration et en mars 1945 qu'elle a obtenu cette autorisation. Seul fait certain : à la fin de juin 1943, Marie-Claude Vaillant-Couturier a été appelée à la Politische Abteilung (police politique du camp) où on lui a dit que sa famille demandait de ses nouvelles par l'intermédiaire de la Croix-Rouge et on lui a donné la permission d'écrire séance tenante. Quelques jours plus tard, au début de juillet 1943, nous avons eu toutes le droit d'écrire. Les hommes déportés en juillet 1942 – eux aussi les seuls considérés comme Français, c'est-à-dire non juifs – ont bénéficié de la même mesure.*

*On peut toujours conjecturer. Et même imaginer tout*

*simplement qu'un bureaucrate, un beau jour, a trouvé contraire au règlement que des Français non juifs soient à Auschwitz (aucun autre convoi de « politiques » n'a été envoyé à Auschwitz après le nôtre), que la Gestapo a décidé alors de nous transférer à Ravensbrück et jugé bon auparavant de nous remettre en état par le régime de la quarantaine.*

*Pendant les quatre premiers mois de la quarantaine, d'août à novembre 1943, cinq sont mortes. Pour elles la grâce était venue trop tard. Si la quarantaine avait commencé en septembre, pas une ne serait sortie de Birkenau. À Raisko, aucune perte.*

*Le 7 janvier 1944, dix du groupe de Raisko ont été choisies par le commandant d'Auschwitz pour être transférées à Ravensbrück. Huit seulement sont parties, deux ont été retenues au dernier moment parce qu'elles avaient de la fièvre. Pourquoi ce détachement à Ravensbrück ? On ne sait. Elles ont quitté Auschwitz dans un wagon de troisième classe, sous l'escorte de quatre jeunes SS. Pour le voyage, on leur a rendu leurs valises, celles qu'elles avaient étiquetées à l'arrivée, le 27 janvier 1943. Les valises étaient à peu près vides, mais c'étaient bien les leurs. N'est-ce pas admirable ?*

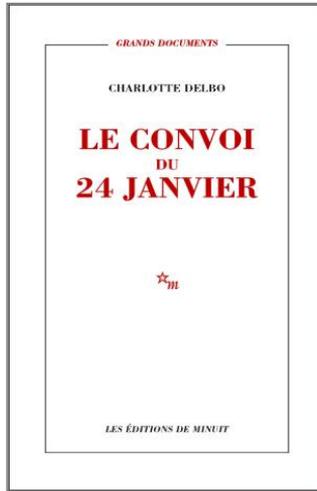
*Le camp de Ravensbrück n'était pas loin de la gare. Sous les grands pins, avec son mur d'enceinte badigeonné en vert, il n'avait rien de terrifiant. Pour nous qui venions de Birkenau, en tout cas. Quand nous y avons vu des prisonnières à cheveux gris, à la démarche fatiguée, quand nous avons vu des cabinets et de l'eau – une douzaine de robinets – dans chaque baraque, nous avons pensé que ce serait supportable. Après Birkenau.*

*Pourtant, on y vivait dans la crainte. À tout moment les rues du camp étaient bloquées par des barrages de Polizeis. Celles qui s'y trouvaient y étaient prises comme dans une nasse. On vidait des blocks entiers pour un transport. Partir en transport, c'était être envoyé dans une usine pour travailler. On ne savait où on irait ni sur quoi on tomberait. Les huit de Raisko déployaient des ruses d'Indiens pour se cacher et ne pas être prises. Six l'ont été pourtant : Marie-Jeanne Pennec, qui est allée dans une usine en Tchécoslovaquie, Lulu, Cécile, Carmen, Gilberte et Poupette, qui sont allées à Beendorf, dans une mine de sel où étaient repliées des usines d'armement.*

*Le 4 août 1944 sont arrivées à Ravensbrück les camarades qui étaient en quarantaine (toutes sauf deux : Ma-*



*Ces visages que nous n'avons pas reconnus.*



Cette édition électronique du livre  
*Le Convoi du 24 janvier* de Charlotte Delbo  
a été réalisée le 24 novembre 2017  
par les Éditions de Minuit  
à partir de l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782707316387).

© 2018 by LES ÉDITIONS DE MINUIT  
pour la présente édition électronique.

[www.leseditionsdeminuit.fr](http://www.leseditionsdeminuit.fr)

ISBN : 9782707338501



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)